Zeitschrift: Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle
Band: 33 (1965)
Heft: 9

Artikel: Maurice - poète et muse tout ensemble
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-570315

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Maurice — poète et muse tout ensemble

Maurice Rostand, bien entendu. Car, s'il y a sur terre de France nombre de Maurice célèbres, lui seul nous intéresse aujourd'hui. Voici longtemps que je désirais ajouter son esquisse à celles parues dans la galerie de portraits du «Cercle»: Gide, Genêt, d'autres encore. J'hésitais cependant. Rostand, digne fils de son père, est homme de théâtre et poète plus que romancier, et seuls ou presque seuls les romanciers arrivent chez nous et sont vraiment connus. En effet, les lecteurs romands déjà sollicités par tous les poètes du terroir (et Dieu sait s'ils abondent; en Suisse chaque enfant naît poète, dit à peu près la chanson), ont-ils le temps et l'occasion de rêver sur les «Insomnies», sur «Morbidezza»? J'en doute fort. Moi-même, si curieux de nature, j'avais l'âge de jeune homme quand, pour la première fois, j'ai feuilleté un Maurice Rostand et l'ai gardé entre le Verlaine et le Baudelaire à demeure sur ma table de nuit. C'est à quinze ans qu'un poète nous émeut le plus, jusqu'au tréfonds; on le savoure alors sans bien le comprendre, comme on savoure une glace panachée sans s'occuper des ingrédients. Chaque soir, depuis un demi-siècle, avant d'éteindre ma bougie et d'être assailli de mes chers petits démons familiers, qui ressemblent étrangement à mes jeunes cousins germains, je lis des vers que je choisis sensibles et rythmés, afin d'aérer mon cerveau, de faire que mes nuits soient calmes et propres (si c'est Dieu possible!), après mes journées monotones de petit employé modeste d'apparence, pour mieux cacher l'intérieur qui est la chaudière du diable. Longtemps je fus un assidu de Musset, de Hugo, de Lamartine. Mais avec les années et les tendances nouvelles, mes préférences, fidèles à ma curiosité et à mon humeur plus qu'à la mode, abandonnèrent le romantisme en largeur envahissante, pour se passionner de romantisme en profondeur subtile — je me comprends. D'où mes nouvelles amours, d'où mon amour pour le jeune Rostand. Un amour des belles images (je suis un visuel), des larges envolées, de la musique avant toute chose. Je murmure lentement ses vers, plus lentement que ne ferait un sociétaire du «Français», je me berce d'alexandrins frémissants de vie intérieure et de prime jeunesse. Mais aussi un amour d'amoureux de ses idées généreuses, de l'idéal de paix et de fraternité humaine dont est empreinte la trame vaporeuse de ses «Poèmes». Je goûte jusqu'à sa facilité d'écriture, «soeur» de celle de Musset, toutes deux semblables au jet d'une claire fontaine. Quelle école cela représente-t-il, pour ceux qui aiment les classifications? Je n'en vois qu'une: l'école Rostand, car le fils continue le père, un peu en sourdine il est vrai; une école où la vivacité est à l'honneur, le colori, la passion, la vie; une école fidèle aux règles de la prosodie, mais infidèle à tout ce qui peut limiter les images, les lumières, le ruissellement des mots; c'est le jardin d'Eden ramené à l'architecture des jardins de Versailles. Sous la plume des Rostand, les adjectifs, les verbes acquièrent un pouvoir d'évocation multiplé, comme l'écho prolonge une résonnance. Je crois vraiment qu'un poète-né est un être prédestiné, que le Ciel a choisi pour enchanter les humains, ses frères, et leur rendre pour un temps l'illusion du divin.

Homme de théâtre, ai-je aussi dit du jeune Rostand. J'avoue que cet aspect de son art multiple est celui que je connais le moins bien — par quoi j'avoue ne pas connaître à fond la moitié de son œuvre. Les tournées françaises qui viennent jouer la comédie chez nous, de même que les productions théâtrales de notre radio, offrent rarement, pour ne pas dire jamais, des pièces de Rostand fils. Il est vrai que ces pièces sont en vers. Le théâtre en vers demande une certaine attention de la part du spectateur; alors on lui facilite la tâche en lui servant de la prose, de la prose facile précisément. Pauvre public de mon pays: que de choses il te reste à voir et à entendre! Autre aspect: le théâtre de Maurice Rostand, du moins nombre de ses pièces, est un théâtre dit engagé, franchement pacifiste, qui en appelle à l'intelligence, au coeur. L'auteur ne se contente pas de vouloir amuser, à l'exemple de ses confrères du Boulevard; il a la noble prétention de vouloir également éveiller l'attention, plaider la cause de la paix, instruire, expliquer, combattre la guerre avec des armes spirituelles. Mais une telle croisade est tâche ingrate, difficile, souvent incomprise; l'indifférence en est la seule récompense. En Suisse, un Nicolas de Flue est relégué à l'église; en France, un Maurice Rostand est taxé de communiste.

Dernièrement m'est tombée dans les mains sa «Confession d'un demi siècle» — confession prudente et mesurée, du genre en honneur à Saint-Philippe-du-Roule. J'ai commencé par aimer le titre imité de Musset — toujours Musset! Incontestablement il y a entre ces deux jeunes gens des atomes crochus. Puis, j'ai plongé avec ravissement, comme plonge un enfant nu, dans cette onde, pardon, dans ces pages écrites d'une plume élégante et précieuse — précieuse, sans doute parce qu'il y est beaucoup question de belles comédiennes, de femmes du monde plus belles encore, de grandes dames titrées, d'artistes de toute expression, d'écrivains et d'académiciens, de premières théâtrales, de pièces du Boulevard, de dîners en ville, de fêtes de charité mondaines, d'invitations au bal, de fleurs et d'immortelles, de baise-main et de révérences, de correspondances parfumées et destinées à être éditées un jour, si futiles soient-elles; enfin, il est question de tout au monde dans ces pages confidentielles, sauf d'amour, cet amour que je cherche en premier dans toute confession. Maurice saute l'obstacle comme un chat saute sur braise. Moins libre, moins courageusement cynique que Gide par exemple, il n'ose s'aventurer à écrire un «Journal» et «Si le Grain ne meurt», à nous donner un «Sabbat» (Sachs), un «Livre du Voleur» (Genêt), des «Confessions» à la Jean-Jacques; et c'est dommage. Noblesse oblige; Rostand est un nom trop lourd à porter. Alors on évite les secrets d'alcôve, les seuls qui aient du charme. Mais dans cette fameuse «Confession . . .», il y est aussi question, et c'en est le meilleur, d'une famille heureuse, chérie des muses et protégée des dieux. Un père génial, une maman divinement bonne et belle, un petit frère maintenant mondialement célèbre, un frère aîné qui aurait toujours voulu être le cadet, parce que le cadet, sauf en Gascogne, est le plus chouchouté. On comprend que dans ce milieu élégant et ouaté, dans ce nid entrelacé de rimes croisées et de rimes embrassées, Maurice soit devenu tout naturellement poète, en respirant l'atmosphère de la maison, saturée d'harmonies; il ne faisait que suivre un penchant congénital.

Au sujet de Madame Edmond Rostand, qui était aussi poète, poète délicat, un petit évènement personnel me revient en mémoire. C'était avant ou pendant la première guerre, en décembre. J'avais lu à haute voix, dans le cercle de famille, «Les Horloges» de Rosemonde Gérard, un poème-souvenir du temps où l'auteur était jeune pensionnaire chez les bonnes Soeurs. Ma mère fut émue et voulut que je dise ces vers à Noël, bien qu'ils ne fussent pas de circonstance: «C'est beau, fit-elle, puisque ça me fait pleurer». Et c'est ainsi qu'au lieu de «Couché dans la paille, le petit Jésus», je dis «Les Horloges», et j'eus tant de succès que chacun voulut m'embrasser — une trentaine de baisers, dont ceux de mes coquins de cousins plus longs d'une seconde que ceux de mes cousines, car eux savent ce qu'elles ne savent pas.

Maurice Rostand est à peine mon aîné de quelques années; et comme tout poète qui a la prescience de son apostolat, il choisit de naître une «Nuit de Mai». Mais tandis que moi, dans ma petite bourgade helvétique, je devenais le bon garçon que je crois être resté, tout en restant célibataire, lui, fidèle également au célibat . . . des prêtres de l'art, vivait à Paris l'éblouissante et vaine jeunesse qu'il a contée dans sa «Confession d'un demi-siècle»: ses premières et fugitives impressions du monde autour de son berceau, le parc Monceau, les dames à traîne qui le pouponnaient, tout ce royaume féminin dont il était le prince charmant; son passage à 8 ans dans le clan des hommes, le saint des saints du cabinet de travail paternel, les reprises des premières pièces de son père (pour les créations il était trop jeune), son entrée dans les théâtres parisiens par les coulisses, le coup de tonnerre de «Cyrano de Bergerac» (et la fameuse tirade des nez que nos acteurs de villages déclament volontiers le samedi soir, sûr de récolter les mêmes applaudissements que Coquelin aîné), le second coup de tonnerre de «L'Aiglon», la grande Sarah Bernhardt qu'on disait tombée du ciel exprès pour jourer les héroïnes d'Edmond Rostand, les premiers vers de notre bout d'homme écrits en cachette avant même d'avoir commencé sérieusement ses études — tellement le démon le démange, le procès Dreyfus en arrière-fond, les vacances à Cambo où l'amour attend Maurice, à Arnaga, l'Espagne lointaine et passionnée, les écrivains célèbres et les grands personnages en visite chez ses parents, la lecture prématurée de Dorian Gray, la réception de son père à l'Académie française, «Chantecler» . . le désiré, les premiers vers de Maurice dans «Le Figaro», ses débuts mondains, ses perruques blondes, ses parfums de dandy, son souci d'avoir les plus belles cravates de Paris, ses premières dettes, les rois auxquels on le présente, Biarritz, les Ballets russes, la guerre de 14/18 que notre héros fait en qualité d'infirmier dans l'ambulance qu'une grande dame du Faubourg a installée au rez-de-chaussée de son hôtel particulier, etc. etc. Je mêle exprès, pour bien marquer le caractère de cette existence d'artiste, animée, diverse, un peu factice et snob.

Nous sommes en 1920. Edmond Rostand est mort sans avoir eu le temps d'écrire les vers à la gloire du Soldat inconnu, que la France doit alors emprunter à Victor Hugo. Le père, comblé d'honneurs et de renommée, cède les scènes parisiennes à son fils Maurice, qui débute par un coup d'éclat, «La Gloire», chez Sarah. Mais je n'allongerai pas sur le thème du théâtre, pour revenir au roman, et cela très brièvement. Cet

article doit paraître en pleine période des vacances; en conséquence, je me dois de ne pas trop vouloir instruire nos lecteurs, mais davantage retenir un instant leur attention mise en éveil par le nom de Rostand. Maurice nous donne «Le Cercueil de Cristal», recueil de souvenirs personnels, politiques, mondains et de rêves familiers de paix universelle, qui connaît un immense succès de librairie. La critique est enthousiaste, sauf les éternels quelques grinchus, hantés par la crainte du communisme, qu'ils voient poindre partout. Puis c'est «L'Homme que j'ai tué», où le maréchal Lyautey trouve matière à réflexion, où Hitler, s'il l'eut lu, eût trouvé matière à rire, qu'on put préférer la paix à la guerre, la vie à la mort. De «L'Homme que j'ai tué», Maurice tire une pièce de théâtre que la scène et le public allemands accueillent avec enthousiasme. C'est une habitude dont l'Allemagne se trouve bien de faire, après chaque guerre perdue, une petite cure de paix, d'oubli des coups et de récupération morale. Vient ensuite «L'Ange du Suicide» (toujours des titres à faire frémir), l'ange d'un Dieu qui commence par troubler Maurice, tout-à-coup conscient des besoins secrets de son âme. Cependant avec les artistes il faut un peu se méfier — soit dit sans que je veuille douter de la bonne foi de Maurice; ils croient avoir des préoccupation religieuses, ils n'ont que des curiosités esthétiques. Mais l'Eglise finit toujours par avoir le dernier mot, une Sainte Thérèse de Lisieux paraît toujours à point nommé. —

Les romans de Rostand, du moins ceux que je connais (car encore une fois, je n'ai pas la prétention d'avoir lu son oeuvre au complet), se ressentent du trouble des esprits entre les deux guerres — pour me limiter à cette seule période. Ils représentent typiquement les préoccupations du moment: l'effroi de la guerre qui s'estompe à l'horizon, les aléas des luttes politiques internes, quelle attitude adopter face aux violences de l'étranger. Mais toute révolutionnaire qu'en soit l'atmosphère, les héros n'en restent pas moins des gens du monde, les seuls que connaisse l'auteur et dont il puisse parler; car c'est un descriptif, non un inventif. Disciple de Proust, il ne conçoit pas des histoires sans duchesses et princesses, sans Concerts Colonne, Conférences aux Annales et tout le tremblement des salons littéraires et des salons à dîners — où notre héros arrive volontiers en retard, peut-être pour se faire admirer, car il est resté très gamin. Nos grandes dames de villages font de même, et pour tout l'or du monde elles n'arriveraient jamais à l'heure à la grand-messe du dimanche. Maurice, l'un des mille lumignons de Paris, Ville Lumière parce que Ville des mille lumignons, Maurice donc est le parfait produit de ces «serres chaudes» qu'on appelle le monde, le grand monde du Faubourg, du Marais, de l'Etoile, le monde des grandes Générales et des grands Prix. Sa blonde silhouette fait merveille sous les lambris dorés des hôtels particuliers et des ambassades; ses gilets, qu'il regrette de ne pouvoir plus orner d'un jabot de dentelles précieuses, donnent le ton, le bon ton naturellement. Je le vois présenter des débutantes à des douairières endiamantées, dans le cadre de l'Opéra.

Maurice Rostand s'est fait une place en cette première moitié du XXe siècle, une place telle qu'on ne le séparera jamais d'Edmond et de Jean. Cette place eût été plus considérable s'il eût moins sacrifié à la vie mon-

daine. C'est le malheur de certains artistes d'être des excessifs du plaisir et de la jouissance; Musset par exemple, qui eût été le Shakespeare du XIXe siècle, s'il eût moins sacrifié à l'amour-passion. Maurice dit lui même qu'il n'a rien écrit à sa mesure, rien à quoi il ait communiqué ce maximum d'accent qu'il importe de donner à ce qui doit nous faire survivre. Ne faut-il pas avoir vécu pour écrire, et pour écrire un chef-d'œuvre avoir souffert? — Oui! mais il faut aussi avoir aimé, aimé comme un fou. Et Maurice n'a jamais aimé comme un fou. Sous le rapport des sentiments, c'était un peu un égoïste. Je lis encore dans sa «Confession d'un demi siècle: «L'amour que j'avais ressenti vers 1917 était devenu une grande affection dont plus rien ne m'exaltait . . . En 1931, j'avais cru ressentir un nouveau sentiment dont l'être qui l'inspirait me semblait peut-être indigne, sans que fut indigne le sentiment que j'éprouvais . . . Et il n'y avait rien eu d'autre que ces aventures successives, ces griseries et ces plaisirs passagers pour lesquels il faudrait trouver tout de même un nom autre que celui d'amour.» Pourquoi un autre nom? Pourquoi les passades ne seraient-elles pas une forme d'amour? Voici cinquante ans que je vis de passades, d'amour à mon humble avis, puisque j'y ai laissé mes cheveux, mes économies, mes forces vives, mes illusions, exactement comme un vieux mari, un vieil amant, un vieux beau! Et je ne voudrais pas changer de façon d'aimer, je m'en trouve bien, surtout que la paternité m'est impossible. Je me méfie de l'amour-ménage, même sans vie commune, éternellement prôné par les «idéalistes» (aussi un de ces termes qu'on sert à trop de sauces!). Je n'ai jamais rencontré de couples parfaitement heureux, parfaitement fidèles. L'un des partenaires doit toujours consentir des concessions à l'autre, au partenaire-pilote: supporter son haleine, ses chaussettes, son humeur, ses amis, voir ses films préférés, manger les plats de son choix, le suivre en vacances, signer seul le fameux testament en faveur de l'ami, de l'amant très cher, très aimé . . . que pour finir on déteste cordialement. Mais allez vous révolter et tout casser après cinq ans, après dix ans de «grand amour unique»! Non! je laisse l'amour-mariage à ceux qui acceptent les chaînes. Moi, j'aime trop l'Amour (avec un grand A) pour vouloir le mettre en cage; il est vrai que ma sensualité et ma sentimentalité ne sont pas au même échelon. Mais revenons à ce cher Maurice, dont c'est la faute, si j'ai cru devoir rompre une lance en faveur de l'amour-amour. A quel titre en fin de compte Maurice Rostand est-il l'hôte du «Cercle»? — A titre d'auteur d'une très excellente et très vibrante pièce de théâtre, «Le Procès d'Oscar Wilde»; et chacun sait que seul un sympathisant ose, d'une plume amie, défendre le pauvre prisonnier de la geôle de Reading, que seul un idéaliste (dans le vrai sens du terme) ose y mettre du coeur, que seul un artiste peut y ajouter du talent.

Robert